

LE SPECTATEUR

DE L'ORIENT.

Livr. 52. — 10/22 Octobre 1855.

Cyrille Lucari,

Ou l'Église grecque pendant la guerre de trente ans.

(Voir les Livr. 49 et 50).

—0000—

XVIII.

A la place d'un ancien ami qui était en même temps un protecteur puissant, le malheur envoyait à Cyrille un ami nouveau, qui devait le pousser de plus en plus dans tous les dangers, sans qu'il eût le pouvoir de le protéger contre aucun. Corneille de Haga dans son zèle pour la cause protestante, avait cru devoir demander à Genève l'envoi de quelque habile docteur connaissant les langues orientales, pour confirmer Cyrille dans ses sentimens, et chas-

ser les derniers doutes de son esprit ; pour faire de nouveaux prosélytes parmi le clergé et les notables grecs, et pour lui servir d'aide et de conseil dans la grande œuvre à laquelle on allait mettre la main. L'élu de Genève fut le ministre Antoine Léger, originaire des Vallées du Piémont, qui vint s'établir à Constantinople en 1628, et qui s'attacha dès lors à Cyrille comme un mauvais génie. Dès son arrivée, nous voyons une activité nouvelle, un plan systématique de prosélytisme se déployer de la part des protestans ; nous voyons le malheureux Cyrille, dont on était parvenu à faire taire les doutes, décliner de plus en plus du droit chemin, et perdre peu à peu la popularité dont il jouissait chez ses coréligionnaires et qui formait son plus solide rempart contre les attaques des Jésuites. Haga et Léger se regardant comme les maîtres de l'église de Constantinople, songent déjà à conquérir celle d'Alexandrie. Ils écrivent au patriarche Gerasime en lui proposant d'ériger, aux frais des États Généraux, des collèges pour la jeunesse et d'établir des imprimeries en Égypte, dans le but de publier la bible en langue vulgaire et les ouvrages des SS. Pères, sous la seule condition que les Calvinistes seront reçus dans la communion de l'église d'Alexandrie. Les étérodoxes connaissant que la soif d'apprendre est la passion la plus puissante chez les Grecs, ont souvent cherché leur offrir en échange de leur croyance religieuse, la pomme de l'arbre de la science.

Mais le patriarche Gerasime Spartaliote sans posséder le savoir et le génie de Cyrille, sans avoir les vues profondes de son confrère, sentait mieux que lui les devoirs de sa mission. Quelquefois les hommes ignorans, mais au cœur pur et à la conscience sereine, voient plus loin que

les hommes de génie. Il répondit que l'unité dans la foi est une chose salutaire et céleste ; mais qu'il faut avant tout qu'elle soit sincère. La séparation vaut mieux qu'une union forcée et fausse, car elle peut amener un jour à une entente et à une union véritable ; tandis que l'union forcée ou fausse, bâclée à la hâte par des nécessités politiques, ne peut engendrer que la discorde et une séparation éternelle.

XIX.

Un des traits caractéristiques de la Réforme a toujours été sa tendance à traduire les saintes écritures dans les langues vulgaires. Lorsqu'une nuée de traductions de la bible fond sur un pays, on peut prédire à coup sûr que les apôtres du protestantisme ne sont pas loin. Pour nous cependant, qui avons entre toutes les nations du monde le privilège de posséder la bible dans notre propre langue, ces tentatives de la traduire, nous ne dirons pas dans une autre langue, mais dans le dialecte familier de la même langue, était un crime contre le bon goût, surtout dans le siècle de Cyrille, où ce dialecte, qu'on appelle le grec moderne, était quelque chose d'informe, et pouvait à peine servir pour les usages familiers de la vie, quoiqu'il recrutât sans scrupule des mots, même chez nos tyrans les Turcs. Néanmoins M. Léger croyait que d'après ses errements habituels, la réforme ne pouvait pas prendre racine en Orient, si le verbe de Dieu n'était pas dépouillé de ses vêtemens classiques et habillé à la mode du jour. Il exigea que l'Évangile, ce livre que tout le monde comprend chez nous dans la langue dans laquelle il a été écrit, fût traduit dans le jargon barbare qu'on parlait alors. Cy-

rille ordonna à Maxime Callipolite de se rendre coupable d'un tel sacrilège; il écrivit aussi une préface à ce travestissement ridicule qui eut ensuite l'honneur d'une édition elzévirienne en 1638. C'était bien préluder à la régénération de la nation grecque, que de commencer par nous gâter l'Évangile!

XX.

Mais tout cela n'était pas assez; il fallait amener le patriarche de Constantinople à franchir le Rubicon et à proclamer à la face du monde, que l'église orientale et l'église réformée étaient d'accord dans les principaux dogmes de la foi. C'est ce que Léger obtenait enfin de Cyrille, en se faisant remettre par lui l'ouvrage manuscrit qui, envoyé en toute hâte à Genève, y paraissait avec une dédicace à Corneille de Haga, sous le titre : *Confessio fidei reverendissimi Domini Cyrilli, Patriarchae Constantinopolitani. Genevae 1629.* (*)

Il est hors de notre cadre de faire l'analyse de ce livre qui fit à son apparition autant de bruit que le passage de Gustave Adolphe en Allemagne. Nous dirons seulement que le patriarche y attribuait à l'église orientale des doctrines qu'elle n'a jamais professées sur la prédétermination, la justification, le libre arbitre, le sacrement de l'eucharistie etc. Il faut se rappeler ce que nous avons déjà remarqué, qu'au temps de Cyrille, l'église grecque ne s'était pas encore prononcée d'une manière authentique sur les nouvelles questions que la Réforme avait éveillées en Occident; que par conséquent, Cyrille se fondant sur les textes qu'il citait dans son livre, pouvait croire encore de

bonne foi que l'interprétation calviniste de ces textes était conforme à l'esprit de son église, et que si une interprétation différente et des usages contraires avaient prévalu chez les Grecs, c'était l'effet des superstitions qui se seraient glissées à la suite de la décadence et de l'esclavage de leur nation. Cet esclavage cessant, et la Grèce venant un jour à conquérir son indépendance, Cyrille pensait que l'Église se serait élevée sur les ailes de la liberté, à son ancien état de pureté, comme cela allait arriver à l'église occidentale, après avoir secoué le joug de Rome. C'est ce que Cyrille indiquait par ce passage qui terminait son livre : « cette profession de foi va » être le sujet de beaucoup de contradictions. Mais ayant » toute confiance en notre Seigneur, nous sommes sûr » qu'il n'abandonnera pas ses fidèles, et que la verge » des impies ne pesera pas toujours sur la tête des jus- » tes. » La conclusion finale à la quelle Cyrille espérait que ses lecteurs protestans aboutiraient d'eux-mêmes, était que s'ils voulaient étendre la Réforme en Orient, voir confirmer par les pères de l'église orientale les doctrines des réformateurs, ils devaient travailler à régénérer la Grèce et l'aider à secouer le joug abrutissant sous lequel elle était courbée. — Quoique ayant cessé d'être orthodoxe, il n'avait pas cessé d'être patriote; et peut-être n'était-il tombé dans les filets de l'hérésie, qu'aveuglé par l'espoir de rompre par elle les fers de son peuple! Comme si la liberté, l'existence même de la race grecque pouvait valoir quelque chose pour le monde et pour elle-même, lorsqu'elle serait payée par la perte de sa tradition, par la répudiation de son passé!

Et propter vitam vivendi perdere causas!

(*) L'édition grecque parut en 1633 dans la même ville.

XXI.

En attendant, le livre de Cyrille fut salué par les protestans comme une victoire insigne sur le catholicisme romain. La réforme pouvait enfin montrer ses parchemins de noblesse ; Genève pouvait dire à Rome : « voilà l'église orientale, l'église mère, qui ayant conservé mieux que toi la vraie tradition, me serre d'une main contre son coeur, tandis qu'elle te repousse de l'autre. » Le nom de Cyrille fut élevé aux cieux ; la presse reproduisit son ouvrage ; Hugo Grotius se déroba un moment à ses méditations sur le droit des gens, pour s'en faire l'éditeur (*).

La joie des protestans n'était égalée que par le courroux des catholiques. On publiait en toute hâte à Rome

(*) Puisque nous avons nommé Grotius, qu'on nous permette de rapporter ici l'opinion paradoxale de ce grand homme sur les alliances des peuples chrétiens avec les infidèles. Après avoir cité ces vers d'Anaxandride, ancien poète comique : je ne voudrais pas combattre sous les mêmes étendards que vous autres, puisque nos lois et nos mœurs sont si différentes. Vous ne mangez point de cochons ; c'est la viande que nous aimons le plus etc, il poursuivit : « Si en s'alliant avec des païens ou des infidèles on les met en état de se rendre fort puissans, il faut s'abstenir d'une telle alliance . . . « Car il faut chercher premièrement le règne céleste, c'est-à-dire penser avant toute chose à la propagation de l'Evangile. Et il serait à souhaiter que plusieurs princes et plusieurs peuples d'aujourd'hui, se missent bien dans l'esprit ce que Foulques, Archevêque de Rheims, représentait autre fois avec une sainte liberté, au Roi Charles le Simple : qui est-ce, disait-il, qui ne frémerait pas de voir que vous recherchiez chez l'amitié des ennemis de Dieu, et que vous fîtes des ligues abominables avec les Païens, à la grande ruine du nom chrétien ? Car quelle différence y-a-t'il entre s'associer avec les Païens, et renoncer au culte de Dieu, pour adorer les Idoles ? »

en latin et en grec, une confutation de Cyrille, sortie de la plume d'un de ses compatriotes, *Cariophile Sérigo*, de Caudie. On répandait partout que le livre qui avait paru à Genève, n'était pas de Cyrille, parceque le patriarche de Constantinople ne pouvait pas écrire en latin, et que c'était une invention de Corneille de Haga. Le nouvel ambassadeur de France, le comte de Marcheville, arrivé en 1631 à Constantinople, pendant que M. de Cesi y était encore retenu à cause de ses dettes, était chargé par le Pape de s'assurer de la propre bouche de Cyrille, si le livre dont les protestans fesaient tant de bruit était vraiment de lui. Dans une lettre à Diodati, de Genève, (du 15 avril 1632) Lucari raconte tout au long l'entrevue qu'il eut à ce sujet avec le Comte. Après le diner auquel l'ambassadeur de France invita le patriarche, et pendant lequel il lui donna le titre d'*Eminence*, il lui montra le livre en question, et il l'interrogea s'il en était vraiment l'auteur, et s'il persistait toujours dans les mêmes sentimens ; en ajoutant : qu'il fesait cette démarche par ordre exprès de Sa Sainteté. Cyrille répondit que le livre était vraiment de lui, et que s'il y avait des erreurs, il n'aimait rien mieux que d'en être convaincu par le témoignage des saintes écritures ; qu'en tout cas, le Pape n'avait rien à voir là dedans ; que si ses opinions sentaient l'hérésie, les Métropolitains et les Evêques grecs, rassemblés en synode, avaient seuls le droit de les condamner. L'Ambassadeur répliqua que Son Eminence était considérée, en France et à Rome, comme un franc calviniste ; que le Roi son maître avait en horreur cette secte ; et qu'il serait très-avantageux pour lui d'embrasser la foi catholique romaine. Cyrille répondit qu'en une matière de telle importance, où il s'agissait du

salut éternel, l'opinion du roi de France n'était d'aucun poids. Là-dessus le Comte fit entrer un Capucin très-estimé, le père Archangel, frère de M. de Fosse gouverneur de Montpellier. Cyrille répéta les mêmes choses en sa présence ; et ensuite on changea d'entretien.

XXII.

Cyrille put prévoir dès ce moment qu'un nouvel orage allait éclater contre lui. L'ambassadeur de France, tenant en ses mains la preuve de ses opinions calvinistes, allait amener contre lui son propre clergé, et le précipiter du trône patriarcal. Il est vrai qu'à cette époque malheureuse, la déposition et l'élection des patriarches était avant tout l'affaire des puissans du jour et des légations étrangères ; ceux qui y étaient le plus intéressés, les Grecs eux-mêmes, n'étaient consultés que pour la forme. Mais sous ce point de vue même, Cyrille se voyait faible et isolé. Nous avons déjà dit que l'ambassadeur d'Angleterre ne lui prêtait plus aucun appui. Il ne lui restait que Corneille de Haga ; mais les États Généraux ne pesaient pas assez pour contrebalancer l'influence des deux grandes puissances catholiques, la France et l'Autriche. Le baile de Venise ayant obtenu ce qu'il désirait, le bannissement des Jésuites, ne se mêlait plus des affaires religieuses.

Cyrille sentit la nécessité d'appeler à son secours un autre auxiliaire. Le monde retentissait alors des exploits de Gustave Adolphe. La bataille de Leipsik avait relevé la cause des réformés, et ouvert à l'ambition du roi de Suède la perspective d'un nouvel empire à fonder sur les ruines de l'Autriche. Lucari aux yeux de qui la cause

protestante et la cause grecque s'étaient presque identifiées, en ressentit autant de joie que s'il s'agissait d'une victoire de l'hellénisme. Il songea à en tirer parti et à exploiter en sa faveur la gloire et la puissance de Gustave. Il parait qu'il écrivit au Roi pour l'engager à se faire représenter à Constantinople, où la cause dont il était le champion avait aussi de grands intérêts, où il y avait aussi des catholiques à combattre. L'envoyé du héros suédois, Paul Strasbourg, arriva en 1632 à Constantinople avec des lettres pour Cyrille et avec de grands projets à accomplir en Orient. Le roi de Suède se préparait déjà à poser sur sa tête la couronne de Hongrie, et son envoyé avait la mission d'entamer avec la Porte des négociations en vue de cette éventualité. L'épée du vainqueur de Tilly et de Wallenstein s'étendait entre Cyrille et ses ennemis (*).

XXIII.

Mais par une coïncidence singulière, Gustave et Cyrille, protecteur et protégé, tombaient en même temps et presque du même coup. L'un expirait à Lutzen, frappé au milieu de la victoire par un balle catholique et peut-être par la main d'un traître, émissaire des Jésuites (**); l'autre

(*) Paul Strasbourg a laissé une relation très-intéressante de sa mission à Constantinople, qui se trouve publiée dans les *Monumenta pietatis et litteraria*, Francof. ad Moenum. 1701 4. Voilà comme il s'exprime sur le compte de Cyrille : « Cyrillus patriarcha Sac. Reg. Maiest. est. litteras summâ cum obedientiâ et cultu recepit; in omnibus que pro communi causâ apud Moenum, Kosacos, et in Porta præs-tare valebat, promptissimum se offerens. Vir profunde doctus est, Christianae religionis propagationi sedulo intentus : praecipue vero super victoriis Sac. Reg. Maiest. ex animo laetatus. »

(**) François Albert, duc de Saxe-Lauenbourg.

était précipité du trône patriarcal par un traître aussi, organe de cette même puissance occulte et terrible, qui, présente sur presque tous les points du globe, poursuivait partout le même but par les mêmes moyens (*).

Contari, ce nouvel adversaire de Cyrille, s'appelait aussi du même nom. Natif de Berœa en Macédoine, il était venu jeune à Constantinople, et il avait fait ses études à Galata dans cette école des Jésuites par laquelle ils propageaient leurs doctrines dans tout le Levant. Le Père Denis Guillius fut son maître; dans une lettre qui nous a été conservée par Allatus, il fait les plus grands éloges de son disciple. On comprend aisément que les Jésuites n'avaient rien omis pour laisser leur empreinte sur l'esprit du jeune grec, et pour en faire l'organe docile de leurs projets en Orient. Ainsi, lorsque le patriarche Timothée, le prédécesseur de Lucari, qui inclinait vers le catholicisme romain, eût proposé au jeune Contari de le nommer évêque de sa ville natale, et que celui-ci eût manifesté de la répugnance à quitter ses études encore incomplètes et à accepter une dignité pour laquelle il ne se sentait pas assez préparé, les Jésuites mirent en œuvre toute leur éloquence pour le pousser à se rendre à l'appel du Patriarche qu'eux-mêmes peut-être avaient provoqué. Lorsqu'en 1627 Lucari faisait fermer leur école et les bannissait de l'empire ottoman, une joie secrète les consolait dans leur exil; ils laissaient un vengeur dans la personne de Cyrille Contari.

(*) L'un tombait le 16 Novembre 1632, l'autre était destitué le 6 Octobre de la même année, d'après Mélésius, Hist. ecclésiastique. Vienne 1781, T. 3, p. 417. M. Neal ne le fait destituer que l'année suivante.

L'évêque de Berœa avait trop bien sucé les principes de morale qu'on professait à l'école de Galata, pour aller se heurter tout de suite contre Lucari au comble alors de sa puissance. Il enfouit ses projets dans le plus profond de son âme; il se présenta au Patriarche en ami, et essaya de gagner sa faveur; ce qui n'était pas difficile, attendu le caractère ouvert et confiant de Cyrille. Le siège de Thessalonique étant devenu vacant, le Patriarche y envoya Contari pour l'occuper provisoirement jusqu'à la nomination d'un autre Archevêque. Contari espérait que la place lui resterait définitivement; mais il se trouva trompé dans son attente; car Athanase Patellarios, un compatriote de Cyrille, lui fut préféré. Aux motifs qu'il avait puisés dans son éducation chez les Jésuites pour haïr Cyrille, s'alliait désormais une rancune personnelle, le désir de venger aussi son amour propre blessé. Cependant il eut l'habileté de cacher son ressentiment; et Cyrille désirent le dédommager, l'expédia en Moscovie pour y recueillir les aumônes abondantes que ce pays envoyait de temps en temps à la pauvre église de Constantinople. Contari s'enrichit dans l'exercice de sa mission; et il crut alors le temps venu pour jeter le masque; et commencer contre Cyrille ce duel qui ne devait finir que par la mort des deux antagonistes.

Soutenu par l'ambassade française, exploitant le scandale qu'avait excité à Constantinople la publication du livre de Cyrille, disposant d'une forte somme d'argent pour acheter la faveur des Turcs influents, il provoqua la déposition du Patriarche, et sa nomination à sa place. Mais il s'était trop hâté de triompher; Cyrille était encore trop puissant pour être écrasé tout d'un coup; peu

de temps après, Contari était déposé et banni à son tour ; et Cyrille revenait s'asseoir pour la troisième fois sur le trône patriarcal.

XXIV.

Un des premiers actes de Lucari à peine restauré dans son siège, fut de pardonner à Contari et de lui permettre de quitter le lieu de son bannissement. La mort de Gustave Adolphe ne lui avait pas fait perdre ses espérances en l'avenir de la cause protestante. Le grand-chancelier Oxenstiern, un des régens du royaume de Suède pendant la minorité de la reine Christine, poursuivait en Allemagne avec génie et avec succès, les desseins interrompus un moment par la mort de son auguste maître et ami. Nous trouvons Lucari en correspondance avec lui sur une question célèbre, qui a troublé de nos jours la paix du monde; nous entendons parler de la possession des lieux saints. Il paraît que le patriarche grec, tirant adroitement parti de la discorde qui régnaît entre le résident impérial Rodolphe Schmid, et l'ambassadeur de France, relativement au patronage des églises catholiques du Levant, que chacune des deux légations réclamait pour elle exclusivement, appuyé par l'influence des ambassadeurs protestans, était parvenu à obtenir un arrêt du Divan par lequel la propriété de ces lieux était adjugée aux Grecs, en vertu du célèbre firman du Khalife Omar. En exécution de cette sentence, les Grecs enlevèrent aux franciscains la possession de l'église du S^t Sépulcre, de la crèche de Bethleem, du cloître de Nazareth et du jardin de Gethsemané. En même temps, le comte de Marcheville, l'ennemi de Lucari, essayait plusieurs insultes de la

part du gouvernement ottoman. L'influence catholique en Orient allait être détruite, si on ne trouvait pas le moyen de se délivrer de cet infatigable adversaire.

XXV.

Il n'était pas difficile de parvenir par l'argent et l'intrigue à le faire destituer ; mais nouvel Anthée, il se relevait après sa chute plus puissant que jamais. Ainsi on fit bien nommer à sa place, par la protection du Capitan Pacha, Athanase Patellarios ; mais au bout de quelques semaines, Cyrille revenait Patriarche pour la quatrième fois. Il tombait de nouveau, et le même Athanase lui succédait pour faire place ensuite à Contari. Mais ce dernier ne pouvait pas se soutenir long-temps ; le parti de Cyrille le chassait bientôt, et n'osant pas faire nommer Lucari, il portait ses suffrages sur Néophyte d'Héraclée, qui était son ami intime. Quelque temps après, Néophyte se démettait volontairement, et Lucari montait en 1637 pour la cinquième et dernière fois, sur le trône œcuménique.

Le parti des Jésuites voyant que les destitutions fréquentes ne menaient qu'à multiplier les triomphes de Cyrille, avait songé pendant son exil à Chios à un moyen plus expéditif. Il ne s'agissait de rien moins que de le faire enlever par quelqu'un des nombreux pirates qui infestaient alors les mers du Levant, et de l'enfermer ensuite à perpétuité dans quelque forteresse de France ou des États du Pape. C'est ainsi que le siècle suivant, lorsque les Jésuites eurent recours aux mêmes manœuvres pour soumettre les Arméniens à l'église de Rome, et qu'ils rencontrèrent un autre Cyrille Lucari dans la personne du pa-

triarque Arménien Avedick, M. de Ferriol, ambassadeur de Louis XIV, le fit enlever de Chios, sans qu'on pût jamais savoir ce qu'il était devenu. Peut-être l'homme mystérieux *au masque de fer*, qui a donné lieu à tant de suppositions, n'était-il que le patriarche martyr de sa foi (*).

Mais Cyrille avait su prévoir le danger. Le Vice-amiral Becher-Pacha, sollicité par lui, lui avait permis de se rendre à Rhodes, place forte qui était à l'abri des pirates, d'où, comme nous l'avons dit, il ne tardait pas à être rappelé à Constantinople et rétabli dans son siège.

Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas, se dirent enfin les Jésuites et leur protégé Contari. Mais pour cela il fallait forger quelque calomnie bien atroce qui poussât le gouvernement de la Porte à ne pas se contenter de la destitution et du bannissement, mais à sévir contre la vie même de leur antagoniste. La chose n'était pas facile ; il fallait attendre une circonstance favorable ; elle ne tarda pas à se présenter.

XXVI.

Le sultan Murad venait de partir à la tête de l'armée pour la guerre de Perse, lorsqu'un courrier apporta à Constantinople la nouvelle alarmante que les Cosaques avaient pris d'assaut la ville d'Azof. Cette place était depuis le temps des Génois l'entrepôt du commerce entre l'Orient et l'Occident. Les Turcs reconnaissant son importance, y avaient construit une forteresse et un arsenal ; et on ne pouvait pas s'attendre à la voir assiégée et prise par des Cosaques nomades qui n'avaient pas d'artillerie. Plus la nouvelle était inattendue, plus elle causa d'a-

larme à Constantinople. On se rappelait avec terreur les ravages que ces mêmes Cosaques avaient exercés, quelques années auparavant, sur les bords du Bosphore ; on s'attendait d'un moment à l'autre à voir se dessiner à l'horizon ces voiles redoutées. L'absence du Sultan faisait paraître le danger encore plus grand.

Au milieu de la terreur générale, une accusation fut portée au grand-vizir Baïram-Pacha contre Cyrille. Les Cosaques n'avaient pris Azof qu'à l'instigation du patriarche. A leur apparition devant la capitale de l'empire, Cyrille allait donner le signal de l'insurrection à ses coréligionnaires.

Cette accusation qu'on formulait pour la seconde fois, fit tant d'impression sur les Turcs, que dès lors, l'idée fatale pour nous que toute attaque des Cosaques et des Russes contre l'empire ottoman, se faisait à notre instigation et d'un commun accord avec nous, devint un des principes de la politique turque envers les chrétiens ses sujets (*).

Baïram Pacha envoya en toute hâte un courrier au Sultan ; il revint avec l'ordre de mettre Cyrille à mort. On n'osa pas cependant le pendre publiquement, revêtu des insignes du sacerdoce, comme le patriarche Grégoire a été mis à mort en 1821. On se saisit de lui et on l'embarqua, comme s'il s'agissait de l'envoyer en exil. Mais lorsque la

(*) Lorsque quelques années après, ces mêmes Cosaques menacés par les Turcs proposèrent au Czar de Moscovie de lui livrer la forteresse d'Azof, s'il voulait déclarer la guerre à la Porte et leur venir en aide, le prince de Moldavie Lupolo l'en dissuade, en lui représentant que par cette conduite il exposerait aux plus grands dangers la vie de ses coréligionnaires, sujets du Sultan. Voir Hermann, Hist. de Russie, Hambourg 1846. Tom. 3, p. 562.

(*) Hammer, liv. LXII.

barque fut assez éloignée du rivage, on lui dit qu'il devait mourir. Le vieillard s'agenouilla et pria avec ferveur; et ensuite il se livra aux Janissaires (*). Son corps fut jeté à la mer; retrouvé par des pêcheurs, il fut enterré. Mais la rage de ses ennemis n'était pas encore assouvie. On le déterra et on le jeta de nouveau à la mer; les ondes plus charitables que ses persécuteurs, le rendirent à des mains amies par les soins des quelles il trouva enfin le repos de la tombe sur les bords d'une des îles de la baie de Nicomédie (**).

Contari qui lui succéda dans la chaire profanée de Constantinople, ne jouit pas long temps de son triomphe sanglant. Une année était à peine écoulée qu'il était à son tour banni et étranglé.

XXVII.

Les Protestants ont érigé Cyrille Lucari en martyr; comme les catholiques ont voulu canoniser Cyrille Contari. Ces chefs religieux et politiques de notre malheureuse nation qui cherchaient la gloire, la popularité, le pouvoir, non pas dans le sein de leur peuple, mais à Rome ou à Genève, par l'organe des légations étrangères, qui ne mouraient pas pour l'idée grecque, mais pour la propagande catholique ou protestante, ne peuvent pas rece-

(*) Le 27 Juin 1638.

(**) L'histoire a enregistré le prix payé par la Cour de Rome pour le sang de Cyrille. « At the expense of 50,000 crowns, one moiety whereof was paid from Rome, the whole design against Cyrillus being managed by the Jesuits and other religious living at Galata, who accused him before the Turks of keeping a secret correspondence with the Moscovites and Cossaks. » Rycault p. 38. D'après Sagredo, p. 694: per la quale mutazione anche di Roma furono pagati 40,000 scudi. Hammer, liv. XLVIII.

voir de nous le nom et les honneurs de martyrs de notre foi. Mais tout en blâmant Lucari pour s'être laissé aveugler par les erreurs calvinistes, tout en déplorant les maux que ses essais stériles pour nous pousser dans le giron du protestantisme, avaient attirés sur notre nation et sur notre église, et dont il fut une des victimes lui-même; nous devons reconnaître que ses erreurs ont été l'illusion d'un noble cœur, et que bien qu'il se soit trompé de chemin, il croyait nous conduire à la régénération et à la liberté.

(La fin prochainement.)

R.

Sainte Sophie.

Par un Allemand.

(Fin. Voir la Livraison 51.)

—0000—

Le plan de l'église est fort simple; de grands et larges demi-dômes s'élançant du sol, en supportent d'autres plus petits qui viennent se joindre avec une aisance hardie à la principale et lumineuse coupole, où toutes les parties secondaires de l'édifice aboutissent en un ensemble qui paraît être un produit de la nature plutôt qu'une œuvre de l'art. Le temple a la forme d'un vase de fleurs colossal renversé; l'espace en est vaste et reçoit des flots de lumière par les soixante deux fenêtres de la coupole, qui ressemble ainsi à une voûte céleste inondée de jour. Ces

innombrables colonnes et arcades du côté du nord et du midi, élevées par nécessité mais adaptées si artistement qu'elles paraissent comme un complément et un embellissement tout naturel de la voûte qu'elles supportent, n'en troublent point ni l'immensité ni la pureté, car elles produisent une perspective demi-obscurc qui semble illimitée.

Elles n'existaient pas d'ailleurs dans la bâtisse originale d'Anthémios et d'Isidore; ceux-ci avaient assis leur coupole simplement sur quatre piliers; mais du vivant encore de Justinien, elle fut renversée par un tremblement de terre et on se vit dans la nécessité d'en élever une autre et de lui donner des supports plus nombreux. Les premiers architectes avaient oublié que les éléments méprisent les produits de l'industrie humaine; le second Isidore, neveu du premier, sut vaincre cette difficulté, sans porter atteinte au chef-d'œuvre de son oncle. Du côté du nord et du midi il éleva entre les piliers qui supportent la coupole, huit colonnes de granit d'une hauteur de quarante cinq pieds, réunies par des arcs sur lesquels reposait une galerie; sur cette galerie s'en élevait une seconde supportée par deux colonnes moins hautes que les premières.

Ces colonnes et ces galeries sont si légères et si transparentes, que non seulement elles ne paraissent pas avoir été ajoutées pour soutenir la coupole, mais qu'elles ont plutôt l'air d'un simple ornement. On peut en dire autant des colonnes plus nombreuses mais différentes de grandeur, qui supportent les demi-dômes, les galeries et les propylées. Toutes ces colonnes de porphyre et de granit, de marbre et de jaspe, furent prises dans les plus beaux temples de l'antiquité; dans ceux de Diane d'Ephèse, du Soleil

d'Héliopolis, de Troie, de Cyzique, d'Athènes et de différentes îles grecques; mais elles furent distribuées et adaptées avec tant d'art, l'esprit antique est si prédominant dans Sainte-Sophie, malgré la forme de la croix, que l'on croirait ces colonnes taillées dans le roc même pour être spécialement employées à cette église.

Cependant me voici entraîné malgré moi à décrire et à disséquer ce monument d'une manière bien sèche, et à dire au lecteur des choses qu'il trouvera sans doute mieux exposées dans le premier manuel venu, et que même des connaisseurs, n'ayant jamais vu Sainte-Sophie, ont mille fois mieux racontées. J'entends parler avant tout d'une dissertation de Godefroi Kinkel, écrite avec une divination poétique et une profonde connaissance de l'art.

J'omettrai donc d'entrer dans des détails sur les mosaïques, les voûtes, les images badigeonnées, et dont les contours vous regardent tristement à travers ce voile. Je ne parlerai point des magnifiques propylées; je m'abstiendrai également de décrire ces restaurations sans goût par lesquelles les Turcs ont essayé d'enlaidir ce monument; le barbouillage de couleurs dont ils ont couvert les murs; les grandes tables portant les noms des premiers Califes, et suspendues sous la belle coupole, avec laquelle elles cadrent comme un coup de poing dans l'oeil; de leur Myhrab, de leur loge de vesir et de leurs nattes de jonc posées obliquement dans la direction de la Mecque, ce qui fait paraître toute la basilique de travers. Je me refusais à voir toutes ces misères et bien d'autres encore témoignant du goût barbare des Turcs, et maintenant encore j'en éloigne le souvenir de ma pensée, ne voulant pas gâter l'impression pleine de grandeur

et de gaité qu'y laissa Sainte-Sophie. Pareil au rêve du génie ou au firmament, ce monument semble n'avoir rien de matériel, il est tout idéal. Oublions donc ces misères en marchant sous ses voûtes et ses propylées, comme on oublie sous le ciel bleu du midi les misères auxquelles il sourit et qu'il embellit.

Je préfère revenir à l'histoire et à l'origine de cette église en ouvrant la chronique du vieux grec Glykas de Sicile, qui l'écrivit pour son fils d'après le langage du peuple. Voici ce que j'y trouve :

» Il est bon de savoir, mon fils, que la grande église de Dieu, bâtie d'abord par Constantin avec une coupole mobile en bois, fut reconstruite avec cette beauté et cette grandeur qu'on lui voit aujourd'hui, par l'empereur Justinien. Il fut porté à faire élever cet admirable monument après avoir fait tuer un grand nombre d'hommes, lors de l'insurrection d'Hypatius. En effet il dut fuir d'abord devant le parti des Verts qui proclamèrent Hypatius empereur; mais sa femme Théodora lui inspira du courage en s'écriant : Un trône est le plus beau cercueil ! La lutte recommença, et, d'après ce que l'on dit, 35,000 hommes furent égorgés par les troupes impériales, sous l'habile conduite de Belisaire et de Narcès . . . »

» Justinien entreprit donc cet œuvre admirable pour apaiser la colère de Dieu. Il envoya partout des ordres pour que tout ce qu'on pourrait trouver de plus beau en pierres, colonnes et autres objets, fut transporté à Constantinople. Durant sept ans on rassembla le matériel nécessaire à la bâtisse; la plus grande partie en fut transportée de Cyzike. De plus, on acquit à juste prix, les maisons et les palais qui se trouvaient dans le voisinage de l'église

de Constantin. Une femme nommée Anne, refusa de vendre sa maison; l'empereur se rendit lui-même chez elle; à son aspect, ne voulant plus rien réclamer, elle lui dit : « J'offre ma maison par reconnaissance et comme souvenir de l'honneur que tu me fais ! . . . »

» Il y avait là une maison appartenant à Antioche Ostaréus, elle fut estimée à 38 pièces d'or, son propriétaire ne voulait pas la vendre. Ce refus déplut à l'empereur; un des employés eut recours au moyen suivant; il fit mettre Antioche en prison à l'époque des courses de l'hippodrome; le détenu déclara aussitôt que si on lui permettait d'assister aux courses, il céderait aux désirs de l'empereur, car il avait la passion de ces sortes de jeux, et comptait parmi les plus zélés du parti des Bleus. Il obtint ce qu'il désirait, et l'acte de vente fut rédigé et signé dans l'hippodrome même. »

» Justinien eut encore recours au moyen suivant. Pour que les ouvriers travaillassent sans murmurer, vers la fin de leur journée il jetait dans les fossés, de petites pièces d'or que ceux-ci ramassaient, ils s'en allaient ainsi contents. Un samedi, les ouvriers se retirèrent pour le repas de midi plutôt qu'à l'ordinaire, et laissèrent leurs outils à la garde du fils de l'inspecteur des travaux. Soudain un ange apparut, et ordonne avec indignation au jeune homme de ramener les ouvriers; celui-ci n'obéissant pas, l'ange prononça le serment suivant : « Je jure par la sagesse divine en l'honneur de laquelle on élève le temple, c'est-à-dire par « le verbe qui a été fait chair » que je ne me retirerai point d'ici avant que tu ne leur parles et que tu ne reviennes en ces lieux. En apprenant ce fait, l'empereur exila dans la province le gardien des outils,

afin que le messager divin ne puisse s'éloigner de l'église.»

«Lorsque les travaux approchèrent de leur terme, l'empereur s'inquiéta du manque d'argent, alors un de ses eunuques demanda qu'on lui donne des hommes, s'engageant à fournir de l'or en abondance. Il prend quelques individus, les introduit dans de magnifiques palais dont le pavé est couvert d'or, peu après ces gens rapportent à peu près 80 quintaux de ce métal; c'est par ces moyens que se termina la coupole composée de carreaux de verre très petits et très fins, et non de pourpre comme quelques uns le prétendent. Le pavé en mosaïque d'une finesse inouïe, ressemble tout à fait à la mer qu'elle représente. L'empereur voulut couvrir d'or le sol et les murs de l'église, mais il fut détourné de ce projet par les prédications des astrologues qui disaient qu'à une époque postérieure, les empereurs se trouveraient dans des embarras d'argent, et enlèveraient l'or du pavé et des murailles. En un mot, la plus rare magnificence présida à l'érection du monument, Justinien lui ayant destiné une somme égale aux revenus de l'Égypte, c'est-à-dire trois cent soixante cinq quintaux d'or (centenaries). voulant faire voir que le temple de l'ancienne Jérusalem était surpassé par celui de la nouvelle, il fit placer sur la fontaine, dite Impériale, une statue de Salomon le regard tourné vers l'église de Dieu et le menton appuyé sur sa main, en signe de dépit.»

Les récits naïfs et croyants de l'époque byzantine et d'autres du même genre, auraient certainement cadré avec les images des saints découvertes à la dernière restauration, il y a quelques années, par M^r Fossati, architecte tessinois, images admirablement bien conservées sous le badigeon, et qu'on recouvrit aussitôt, car à cette occa-

sion, la répugnance du musulman pour les images, se manifesta d'une manière ignoble. Les ouvriers s'empres- saient de crever les yeux des figures des saints qu'ils pou- vaient atteindre. D'après la liste qu'on eut la bonté de me communiquer, si de nouveaux travaux de restauration étaient entrepris, on découvrirait les monuments suivants de la peinture byzantine, et qui, m'assure-t-on, pourraient bien passer pour de véritables aïeux de Perugino: 203

1) Justinien et Constantin offrant à la sainte Vierge le premier l'église, le second la ville de Byzance. 204

2) Le Christ, la Vierge et Jean, en un seul groupe. 205

3) Treize théologues et pères de l'église.

4) Constantin Pogonat entre la Vierge et un ange, s'a- genouillant devant le Christ. 206

5) La Vierge ayant à ses côtés l'empereur Jean Comnène Porphyrogénète et l'impératrice Irène.

6) Le Christ et Constantin IX Monomache ayant près de lui l'impératrice Zoé.

7) Une image d'Alexis Comnène. 207

8) Une image de Jean Paléologue. 208

9) Une image d'Alexandre frère de Léon. 209

10) Trois belles Vierges. 210

11) Un Saint Jean, plusieurs apôtres et anges. 211

12) Cinq têtes de prophètes.

Toutes ces images peuvent être en elles-mêmes fort belles et très intéressantes, au point de vue de l'histoire de l'art, mais je pense que leur absence est peu regrettable maintenant qu'elles sont cachées après avoir été copiées. Il me semble qu'elles auraient gâté la grande simplicité de l'église; car ces enfants de l'orthodoxie postérieure s'accordent mal avec l'œuvre du grec Isidore;

S^{te} Sophie n'est pas une église de la consubstantialité et des ennemis fanatiques des Iconoclastes ; elle est plus que cela, c'est une œuvre de religion cosmopolite. Ce n'est pas pour rien que ses plus beaux ornements et ses reliques les plus saintes (par exemple la fontaine de la Samaritaine) furent apportées des temples les plus beaux et les plus saints de l'antiquité, et des contrées parcourues par notre Sauveur. Ce ne fut pas par un hasard que les Osmanlis, parmi toutes les églises chrétiennes, choisirent de préférence S^{te} Sophie pour continuer, à leur manière, sous ses portiques, les actes de dévotion des chrétiens. Si un second passage de nations avait lieu, et si cent peuples de religions différentes traversaient la Thrace, ils se réuniraient avec foi dans S^{te} Sophie, temple de la sagesse divine. Semblable à la nature, à la forêt du sud vivifiée par le soleil, à la forêt sévère du nord, et au printemps sous un ciel pur, elle a de l'écho pour chaque prière et pour chaque désir de la pensée aimante. Le croyant peut prier sous ses coupes sans provoquer le sourire du panthéiste, qui lui, ne croyant qu'à la beauté, se promène sous ses propylées comme dans les jardins de l'Académie ou sur le promontoire de Sunium. Telle est S^{te} Sophie. Qui pourrait la décrire!

Comme tous les temples, S^{te} Sophie a ses courtiers et ses changeurs; sous ses beaux portiques, les Imams fourmillent comme la vermine; ils suivent les pas des étrangers; les rançonnent à l'entrée du temple, et se font payer chaque beauté qu'ils font voir. Ils portent dans de petits sacs, des pierres en mosaïque qu'ils offrent en vente, comme autrefois les soldats offraient la robe du seigneur. Perdant patience, je dis une injure à un Imam, et comme

elle partait du cœur, je la dis en allemand. Un renégat se trouvant par hasard près de nous me comprit, et s'empressa de traduire mes paroles à l'Imam; le prêtre pâlit, et ses yeux brillèrent de rage; mes amis et moi nous tremblâmes pour les conséquences de mon imprudence, mais une nouvelle occasion s'étant présentée de nous demander de l'argent, il cacha sa fureur que cinq piastres finirent par apaiser entièrement. Quelques années plus tôt j'eusse payé peut-être de ma vie, dans le temple même, cette insulte à l'Imam; telle est du moins l'opinion de mes compatriotes établis depuis longtemps ici, et connaissant les hommes et les choses du pays.

Je ferai remarquer encore que S^{te} Sophie, toute magnifique qu'elle soit dans son intérieur, est un véritable monstre lorsqu'on la regarde de dehors. Les années ont rendu son extérieur si difforme, qu'elle semble être plutôt un amas de pierres produit par le hasard, ou une montagne ayant une grotte miraculeuse, qu'une œuvre d'architecture; afin de lui donner des supports et des contrepoids destinés à la préserver des tremblements de terre, on s'est vu forcé de défigurer ce corps, dont l'âme est si belle, en y ajoutant des parties complètement étrangères à son plan primitif. Il ne se trouva plus un second Isidore qui sût concilier le nécessaire avec le naturel et la beauté; plus tard vinrent les Turcs qui par leur mauvais goût consommèrent la difformité extérieure de l'église.

Les quatre minarets conviennent à S^{te} Sophie, tout comme la puissance turque à la terre classique qu'elle possède.

(Maurice Hartmann, Gazette de Trieste.)

Etudes et travaux archéologiques.

—ooo—

M. A. R. Rangabé vient de faire paraître le second volume de son Répertoire d'Inscriptions (). Nous croyons devoir donner au public européen une idée des Études et travaux archéologiques que se font chez nous, en reproduisant ici quelques extraits de l'Avant-propos de ce grand ouvrage.*

Cet ouvrage, dit l'auteur, devant, d'après le plan que je m'en étais tracé, réunir en un seul corps toutes les inscriptions inédites, qui ont été trouvées en Grèce depuis son affranchissement, groupées par ordre chronologique, et subdivisées par ordre de matières, j'avais réservé le second volume aux documents épigraphiques qui appartiennent aux temps écoulés depuis la 29^e jusqu'à la 158^e Olympiade, ou depuis la prise d'Athènes par Lysandre, jusqu'à celle de Corinthe par les Romains, à l'exception de quelques uns, qui accompagnent des bas-reliefs en qualité d'accessoires, et qui devaient être compris dans le dernier volume, destiné aux monuments figurés.

L'auteur cependant a cru devoir comprendre dans son livre quelques inscriptions qui ont déjà été commentées soit dans d'autres recueils, soit par des monographies séparées. Voici les raisons qu'il donne de cette déviation à son plan primitif, ainsi que de quelques autres irrégularités qu'on y pourrait remarquer.

Sans parler des inscriptions qui ont été publiées en d'autres pays, après que je les eusse déjà comprises dans ce volume, car son impression a commencé depuis près de trois ans, il y en a plusieurs qui, recueillies par des touristes,

avaient été publiées dans les relations de leurs voyages, avant que je ne m'en fusse occupé, ou qui avaient fait le sujet spécial de savantes monographies, dues à la plume des hommes les plus distingués en science. J'ai cependant cru qu'il importait à l'étude des monuments épigraphiques, que tous ces trésors épars, qui couvrent encore le sol de la Grèce, fussent systématiquement classés dans un dépôt commun, où ils s'expliqueraient et se compléteraient mutuellement, et où, étant rapprochés et rangés dans un ordre scientifique, ils acquerraient une importance supérieure. C'est ce qui m'a fait ne pas hésiter à reproduire deux ou trois inscriptions importantes, déjà commentées par M. Bœckh, en me bornant presque toujours à un résumé de ses conclusions, quelques unes que M. Thiersch avait comprises dans son travail sur l'île d'Andros, et toutes celles que M. Lebas et M. Ross ont fait connaître, et qui rentrent dans l'espace chronologique que ce volume embrasse. Souvent cette liberté que je prenais était en outre justifiée, je ne dirai pas par mes vues divergentes de celles de ces savants, mais par des variantes dans les textes des documents, que j'obtenais par un examen soigneux des originaux, ou par de nouvelles copies, ainsi que c'est le cas avec plusieurs des inscriptions de Delphes, si fatales à la science, à laquelle elles ont enlevé O. Müller au point culminant de sa force et de sa gloire. Occupé pendant les chaleurs caniculaires à la copie laborieuse de ces documents, il a succombé aux traits ardents du Dieu dont il dérobaient les trésors, tandis que par le procédé plus commode et plus fidèle de l'estampage, j'en obtins en quelques heures des exemplaires, qui me mettaient à même de faire quelques corrections aux textes publiés par M. Curtius avec un talent si supérieur.

Sur un autre point encore j'ai dû souvent dévier du plan que j'avais adopté. A la fin des chapitres, j'ai plus d'une fois admis des inscriptions qui n'étaient pas toujours

(*) Voir, pour le titre entier, notre Bulletin Bibliographique de ce N^o.

strictement ou incontestablement comprises dans les bornes chronologiques auxquelles j'ai restreint ce volume. Lorsqu'une inscription ne dit pas elle-même sa date, ou que les noms propres qu'elle contient, ou les événements auxquels elle se rapporte, ne servent point à l'indiquer, on la peut encore quelque fois reconnaître au style et à la forme des lettres; mais ces indices sont souvent incertains, et confondent les limites des temps. Le langage ne s'altérait que graduellement, et plus d'une expression, consacrée pendant les premiers temps romains, était déjà en usage avant la prise de Corinthe. J'en dirais autant de certaines formes de lettres, comme la forme de l'A par exemple, qui étaient habituelles aux temps des premiers empereurs, mais qu'on rencontre quelquefois aussi dans les textes de l'époque macédonienne. En outre il y a certaines inscriptions de l'époque romaine, que j'ai sciemment comprises dans ce volume. Ce sont quelques épitaphes attiques, accompagnées des noms démotiques; il m'a semblé qu'on pourrait arriver à des conclusions intéressantes quant au nombre aussi bien qu'à l'importance des démos, en mettant ensemble le plus grand nombre possible de ces petites inscriptions, qui n'ont le plus souvent que la forme des lettres, et rien dans la formule de leur rédaction, qui en désigne l'époque.

Avec ces irrégularités, je dois en signaler d'autres qui sont plus graves et moins pardonables. Malgré la loi que je m'étais faite de toujours soigneusement comparer mes copies aux originaux, j'ai dû y renoncer en bien des cas, non seulement pour des inscriptions qui se trouvaient en des endroits éloignés, et que je n'ai pas eu occasion de visiter, mais même pour un grand nombre de celles qui furent trouvées et qui étaient conservées à Athènes. Je fus très-souvent dans la nécessité de les publier sur la foi de copies, que je n'avais aucun moyen de vérifier. Je dus aussi souvent, au préjudice de l'ordre que j'avais ado-

pté, reléguer à des suppléments des documents qui eussent dû trouver leur place dans d'autres parties de l'ouvrage. Enfin, malgré tous mes efforts, il me fut impossible de réunir dans ce livre, ainsi que je me le proposais, toutes, sans exception, les inscriptions qui ont été trouvées en Grèce depuis son affranchissement, et qui datent de l'époque à laquelle il est consacré.

A propos des inscriptions qui ont été trouvées en Grèce depuis son affranchissement, nous donnons ici un aperçu général des premiers travaux archéologiques accomplis sous les auspices du gouvernement royal, d'après l'avant-propos du premier volume du Répertoire de M. Rangabé.

Les recherches archéologiques commencèrent en Grèce dès 1833, lorsqu'une contribution faite à Athènes, produisit une petite somme, au moyen de laquelle on fouilla autour du Parthénon. On y découvrit six bas-reliefs, la frise de ce temple et trois inscriptions. On ouvrit en même temps et on examina les anciens conduits souterrains d'Athènes au nombre de 5, qui traversent la ville dans tous les sens.

En 1834 le gouvernement grec choisit Athènes pour sa résidence, et voulant offrir à cette mère de l'ancienne sagesse un premier tribut du respect que la terre lui doit, il résolut de restaurer la plus magnifique de ces ruines, et ouvrit un crédit de 72,000 dr. pour relever le Parthénon, autant que cela était encore possible. M. L. Ross, littérateur Danois, fut chargé de l'inspection des antiquités et de l'exécution de ce grand travail; et le gouvernement grec, croyant devoir rendre la colline de l'Acropole aux Muses amies de la paix, en retira la garnison, en abattit les fortifications modernes, et y plaça quelques vétérans pour garder ces monuments qu'ils avaient aidé à reconquérir.

Mais avant de procéder à l'érection du Parthénon, il fallait en déblayer les alentours et chercher tous les débris qui pouvaient servir à sa restauration. Dans cette excavation de presque tout le plateau de l'Acropole on avança jusqu'au dessous de l'ancien niveau, et on découvrit en plusieurs endroits le rocher primitif et plusieurs objets remarquables, tels que de grands blocs de marbre brut, de la dimension des tambours des colonnes du Parthénon, qui ont évidemment été rebutés par les architectes à cause des gerçures dont on peut les voir encore sillonnés. Des inscriptions, des fragmens de statues et des sculptures de tout genre, appartenant sans doute aux *monumens de moindre importance* dont parle Pausanias (*) y furent aussi découvertes.

Les fouilles faites à l'ouest de la colline ont eu des résultats non moins brillans. On voit par la relation incomplète de Spon et Wheler qu'en 1656 le temple de la Victoire sans ailes (**) était encore debout et servait de magasin à poudre aux Turcs. Il paraît qu'une bombe de Morosini le détruisit en 1687, car Stuart n'en vit plus que quelques débris dans la batterie que les Turcs y construisirent. Les fouilles dirigées par M. Ross conduisirent à la découverte de ce temple. Il fut trouvé renversé; toutes ses parties étaient presque intactes, et il fut immédiatement restauré.

M. Pittaki ayant bientôt succédé à M. Ross en qualité de conservateur des antiquités, poussa les travaux avec beaucoup d'énergie, et découvrit les Propylées, qui étaient entièrement masqués par des murs anciens, et surmontés de batteries, au point qu'ils avaient été méconnus et même vainement cherchés par quelques voyageurs. Il ouvrit et déblaya aussi la Pinacothèque ou galerie des Tableaux (***), et les marches qui conduisent aux Propylées.

Les murs et les colonnes du temple d'Erechthée furent

également élevées; des six Caryatides qui soutiennent l'un de ses portiques, les trois étaient en place; une quatrième était tombée pendant que l'Acropole était assiégée par les Turcs, et sa tête avait été perdue; la cinquième fut emportée par L. Elgin, et on croyait que la sixième se trouvait à Rome dans le Vatican. Mais il fut prouvé que cette supposition était erronée. La Caryatide fut retrouvée près du temple, à l'Acropole, brisée en plusieurs morceaux. Celle qui était tombée fut relevée, et sa tête fut trouvée par M. Pittaki. Il ne manque donc maintenant au portique que la seule Caryatide que Lord Elgin a envoyée en Angleterre, avec l'une des colonnes du temple. Toutes ces fouilles ont en même temps produit une foule d'inscriptions et d'autres objets de sculpture d'une haute importance et d'une grande beauté. Des constructions modernes s'élevant vers cette même époque sur tous les points de la ville basse d'Athènes, on trouva dans leurs fondemens plusieurs anciennes ruines que les ruines modernes avaient recouvertes. Non loin du Pirée on découvrit le cimetière de ce demos, et le Musée s'enrichit d'une grande collection de pierres sépulchrales.

Cependant ces travaux absorbèrent la somme que le gouvernement avait destinée à l'érection du Parthénon. Alors une société d'antiquaires (*) fut formée dans le but de secourir les efforts du gouvernement et d'exploiter de son côté les antiquités du pays. Cette société déblaya d'abord en entier la Tour des Vents, qui était plus qu'à moitié enfoncée dans la terre. Elle ouvrit également la porte des Lions à Mycènes et entreprit d'excaver un second de ces édifices coniques situés près des murs de cette ancienne ville, et qu'on croit être les trésors des Atrides. Elle s'occupa de réparer les murs de soubassement du temple de Jupiter Olympien, et le temple de Thésée endommagé par un coup de tonnerre, et au quel un Pacha

(*) Att. 23. (**) Pausan. Att. 22, 4. (***) Pausan. Att. 22, 4.

(*) La société archéologique d'Athènes.

turc venait d'arracher une partie de son comble pour en retirer quelques livres de miel qu'un essaim d'abeilles y avait déposé. Enfin elle entreprit d'élever les colonnes et les murs du Parthénon, et est parvenu en effet jusqu'ici avec des moyens très bornés à restaurer une partie de ce temple.

Les recherches archéologiques ont été moins activement poussées hors de la ville d'Athènes. Le hasard cependant découvrit souvent des inscriptions et d'autres antiquités qui furent remises aux autorités municipales de chaque lieu, dans le but de former des musées archéologiques dans toute la Grèce, et de conserver à chaque monument son importance locale, ou envoyées au Musée central d'Athènes, lorsque leur conservation ne pouvait être autrement garantie. C'est ainsi qu'une belle statue de la Victoire ailée, appartenant au temple de Mégares, et dont Pausanias a fait mention (*), orne maintenant la place du temple de Thésée à Athènes. Le gouvernement fit aussi des fouilles dans les provinces, et y découvrit souvent des pierres sculptées, des inscriptions et des vases. Les tombeaux des bourgs de l'Attique ont surtout fourni un grand nombre de vases peints et entre autres beaucoup de vases blancs d'une beauté remarquable.

Telles sont les fouilles et les découvertes archéologiques qui ont été faites dans la Grèce depuis sa délivrance. Si l'on considère en outre que les parties les plus reculées de la Grèce sont depuis devenues d'un accès très facile, que de nombreux voyageurs la parcourent en tout sens, en examinent les localités avec une exactitude à laquelle ils n'avaient pu prétendre sous la police turque, si l'on se rappelle ce que ces recherches ont jeté de lumière sur la topographie et sur l'histoire de cette terre classique, on avouera que le jour de l'indépendance grecque a été un jour heureux pour les lettres et pour les sciences.

(*) Pausan. Att.